L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLES-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 MAI 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
EDITEURS PROPRIETAIRES;
G. F. WEISSE. E. DUPOUR
E. DUVERGER. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 30 MAI.

Abonnés à la semaine.
Les portenrs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce Jour.

Par le shérif—Le fonds et l'installation du café situé à l'angle des rues de Chartres et Dumaine.
Par J. L. Carmack, à l'Arcade de Banks—Propriétés foncières dans le 1er District de la Nouvelle Orléans, propriétés dans la paroisse St. Tammany, et mines de charbon en Kentucky, appartenant à la succession d'Eugène R. Osborne.
Par J. A beard & Co, No 6, balisses Diamond, rue Tchoupitoulas—magasin de cigares.
Par Blache & Lesassier, 77, Chartres—Chaussures, chemises blanches, etc.
Par Tocrac & Thomas, au No 265, rue Dumaine—mobilier.
Par C E Forstall, au No 109, rue Conti—Meubles.
Par N. Vignie, à midi, à l'Hôtel de Ville, rue de la Commune, deux lots de terre, situés à la partie inférieure de la batture du faubourg Delord.

Vente importante d'une propriété de Batture de très grande valeur.

⚠ N. Vignié vendra aujourd'hui, au Cy p Hôtel, en vertu d'un jugement de l'Honorable Sixième Cour de District de la Nouvelle Orléans:
Deux lots ou portions de terre situés à la partie inférieure de la batture du faubourg Delord, mesurant ensemble environ 400 pieds de face au fleuve, sur une profondeur jusqu'à la rue de la Nile-Levee, le tout d'après le plan maintenant exposé au Cy Hôtel.
Cette propriété est d'une très grande valeur à cause de prolongement continuel de la batture, et convient aux personnes qui voudraient plus particulièrement aux personnes désireuses d'établir des presses à coton et des magasins de dépôt dans cette localité, et en face du Landing Pack. Et près de celui des steamboats. Nous appelons surtout l'attention des capitalistes sur cette vente dont les termes sont avantageux. Voir l'annonce.

Nos relations avec l'Amérique du Sud.

Si nous sommes la première puissance du Nouveau Monde, nous n'en sommes pas la plus populaire. On nous respecte parce que nous sommes forts, mais on ne nous aime guère. Nous avons perdu par notre faute l'affection des républiques américaines dont nous sommes les tuteurs naturels, et il ne nous sera pas facile de la reconquérir. Les incursions multipliées de nos filibustiers, tentôt au Nouveau Mexique, lorsque cette province ne nous appartenait pas encore, tantôt à Cuba, aujourd'hui dans la Sonore et le lendemain dans l'Amérique Centrale, nous ont aliéné les sympathies des Hispano-américains qui nous considèrent comme des usurpateurs et des despotes. Voilà la triste réputation que nous ont faite notre soif de conquêtes et notre mépris du droit toutes les fois que nous avons eu à faire à de plus faibles que nous.

Nous venons de forcer le Paraguay à nous accorder une indemnité, mais il a fallu pour obtenir cette réparation, envoyer une flotte. Assurément, M. Bowlin, notre commissaire des Etats-Unis auprès du dictateur Lopez, a déclaré lui-même dans son rapport que toutes les républiques de l'Amérique du Sud s'étaient prononcées contre les prétentions de l'Union. Or, notre commerce avec ces républiques est assez important pour que l'intérêt, si non le devoir, nous commande d'entretenir ces relations, au prix même de certains sacrifices, des relations amicales et affectueuses. Entre le Brésil et la Patagonie, il y a un immense pays où notre commerce maritime est appelé un jour à jouer un rôle très actif. A l'heure qu'il est, les Etats qu'arrosent la Plata, le Paraná et l'Uruguay nous fournissent beaucoup plus de produits que nous ne leur en envoyons. La valeur de ce que nous allons chercher dans leurs ports dépasse considérablement celle des cargaisons que leur consignent nos armateurs. Il en résulte que nous sommes obligés de solder en traites sur Londres, l'excédent des produits que nous leur achetons et qui consistent principalement en cuirs, peaux, crin, &c.

Les ports d'embarquement sont, on le sait, Montevideo et Buenos-Ayres. Les chargemens que nous y expédions se composent de petites quantités de farine et de grossières étoffes. Autrefois, on se le rappelle, les ports de la Confédération argentine nous étaient fermés; ce n'est qu'en 1853 qu'ils quinzième partie de l'Italie, en produit le tierc. ... Les principales industries sont la production de la soie; dans les années ordinaires, la valeur est de 200 à 230 millions de francs. La seule Lombardie, qui n'est que la quinzième partie de l'Italie, en produit le tiers. ... Les revenus des divers Etats italiens sont de 600 millions environ; les dépenses vont à 640; la dette publique est de deux milliards. ... Le commerce est actif, mais l'élévation des tarifs dans la plupart des Etats, les lignes de douane qui entravent les échanges, nuisent beaucoup à la prospérité des affaires et à l'élan de la consommation. La marine marchande est plus nombreuse, proportion gardée, que celle de tout autre peuple de l'Europe, l'Angleterre exceptée."

ALEXANDRIE.

On écrit également d'Alexandrie, à un journal de Paris:

"En descendant du chemin de fer à Alexandrie, nous voyons défiler deux batteries d'artillerie française arrivant de Turin, et nous traversons un camp de quinze mille Piémontais établi devant l'embarcadère; sur la plaza Vecchia, un autre camp de douze mille Français environ; puis, sur la piazza Nuova, d'autres tentes, d'autres soldats, sans compter les bataillons campés dans les casernes, dans les forteresses, dans les maisons et jusque dans les églises. La population civile d'Alexandrie est noyée dans la population militaire. L'uniforme inonde les rues et les places. Ce n'est plus une ville, c'est un camp, et nulle description ne pourrait vous donner une idée de l'étrange aspect que présente en ce moment cette immense caserne où sont entassés tant de soldats de toutes armes, tant de chevaux et tant de munitions.

Alexandrie, placée entre le confluent de la Bormida et du Tanaro, est citée comme une des plus fortes places de guerre de l'Italie. Tant pis pour les sorciers, possédant à peine quatre à cinq quilletés de son breuvage dans la bouche de Georges, qui, peu de minutes après, commença à être moins oppressé.

Joaquin, l'oreille appuyée contre la poitrine de l'infortuné, prenait en vain des mesures de son respiration irrégulière et affaissée.

—Tout n'est pas encore désespéré! murmura-t-il. Bois encore! Bois encore! Bois encore!